

Nous entamons cette anthologie avec une nouvelle de Kim Newman, l'auteur du prodigieux Anno Dracula (1992). Celle-ci fait suite aux « Anges de la Musique » publiée dans le Tome 1 des Compagnons de l'Ombre. Comme cette dernière, il s'agit d'un pastiche mélangeant allègrement littérature, cinéma et télévision, dans lequel les aventures de « trois filles super » — de drôles de dames — engagées par un mystérieux Fantôme pour mener des enquêtes privées prennent vite l'allure d'une mission impossible...

Kim Newman: *La marque de Kane*

Royale-les-Eaux, c. 1900

Un billet était arrivé par pneumatique. La « Représentation Spéciale » commencerait, contrairement à l'habitude, à dix heures et demie.

Il entra dans sa loge par la trappe. La tapisserie duveteuse était assortie aux rideaux de velours, d'une douceur et d'une richesse que faisait ressortir l'éclairage électrique. Un phonographe était installé sur un chariot. Un programme était posé sur son fauteuil. Le style lui en était étranger : il ne venait pas de l'Opéra de Paris mais d'un théâtre de Chicago.

La demi-heure sonna. Il remonta le phonographe et plaça le stylet sur le cylindre en rotation. Après un chuintement de quelques secondes, une voix anonyme s'éleva du pavillon :

– Bonjour, monsieur Erik...

Il ouvrit le programme à l'endroit indiqué par un marque-page à pompons. Un portrait pleine page en rotogravure montrait un homme rond, souriant et vêtu luxueusement.

– L'homme que vous avez sous les yeux est le millionnaire américain, et magnat de la presse, Charles Foster Kane. Kane croit que ses intérêts financiers et politiques, ainsi que ceux des États-Unis d'Amérique, seraient avantagés par une guerre entre les grandes puissances européennes. En ce moment, il passe l'été à Royale-les-Eaux, une ville thermale au nord de Dieppe — où il possède des actions considérables — en vue, apparemment, d'acheter des œuvres d'art pour sa collection privée. En réalité, Kane a convoqué une assemblée d'individus, qui sont soit puissants, soit du même avis que lui, soit tout simplement nuisibles, et il projette de fonder un cartel voué à provoquer un conflit catastrophique...

Kane avait de petits yeux porcins, un nez ridicule — peut-être artificiel —, des joues grasses et suffisantes, une épaisse moustache impertinente.

– Votre mission, si vous êtes disposé à l'accepter, est de vous assurer que cette organisation belliqueuse ne voie pas le jour et de dissuader monsieur Kane de s'immiscer une nouvelle fois dans les affaires des nations souveraines autres que la sienne. Comme d'habitude, si vous ou l'une de vos « associées angéliques » venait à être appréhendée ou supprimée, le ministre prétendra ne jamais avoir entendu parler d'aussi invraisemblables personnages. Vive la France ! Ce cylindre se détruira dans quelques instants...

À l'intérieur des rouages du phonographe, une barrette de magnésium crépita et jeta un éclat aveuglant. Une odeur de musée de cire en train de brûler se répandit dans la loge n°5. Le cylindre se transforma en un résidu en fusion.

La « Représentation Spéciale » était terminée.

La jeune veuve Lachaille, suivant à la lettre les instructions du Persan, se faufilait prudemment à travers le labyrinthe situé sous l'Opéra. Elle évita les pièges à rats et franchit plusieurs dispositifs ingénieux, destinés à entraver des mammifères relativement plus gros que le rat d'égouts moyen. Par respect pour son pauvre Gaston, elle portait un ensemble dessiné par la couturière qui avait fait le succès des vêtements de deuil d'Hanna Glawari. Elle n'avait pas mis le voile car il faisait bien assez sombre sous les rues de Paris. Gilberte se moquait de disparaître entièrement dans les ombres, bien qu'il lui vînt à l'idée que l'objet de l'invitation de monsieur Erik pourrait bien être sa disparition, justement.

Privée de la fortune que les avocats de feu son mari refusaient de lui donner, elle devait trouver des moyens de se débrouiller seule dans ce bas monde. Son patronyme respectable, si laborieusement gagné, comptait pour peu, bien qu'on puisse difficilement l'accuser — peu importait ce que la Sûreté pouvait insinuer — de l'incapacité de son époux à survivre à sa propre lune de miel. Sans même la consulter, ce pauvre idiot avait décidé de se donner du courage grâce à un philtre censé « mettre le petit soldat au garde-à-vous ». Il avait mal évalué le dosage, causant des désagréments à tout le monde, et à lui-même en particulier. Pour un homme du monde assez réputé, Gaston s'était révélé un peu rigide, dans tous les sens du terme. Tante Alicia avait déclaré que la race des époux décédés était généralement la meilleure, mais elle avait également reconnu que la société risquait à présent de se méfier de Gilberte. Du temps de Mamita, il fallait enterrer au moins deux maris dans de

mystérieuses circonstances avant d'être rangée dans la catégorie des « veuves noires ». Pour ce siècle impatient, jeune et électrisé, il suffisait d'un seul enterrement précipité.

Une barque attendait sur le rivage du lac souterrain. Elle releva ses jupes et y grimpa. Elle était à peine installée que le bateau commença à glisser sans bruit sur la surface immobile. Il était monté sur un treuil, comme un manège de champ de foire.

Gilberte avait entendu des rumeurs au sujet de la créature masquée — Monsieur Erik, le Fantôme, l'Amateur de Trappes, le Joueur de Tours, comme on l'appelait aussi — qui avait son repaire sous l'Opéra et louait les services de jeunes femmes hors du commun et difficiles à placer. Sa discrète agence fonctionnait depuis plusieurs générations. On disait que la diva Christine Daaé, avec qui Maman avait chanté, avait fait partie des tout premiers « Anges de la Musique » d'Erik, en compagnie de la chasseuse de couronnes Irène Adler et du mannequin Trilby O'Ferrall. On soupçonnait beaucoup « d'aventurières » d'avoir travaillé pour le Fantôme : la détective Loveday Brooke, la sorcière Unorna, l'anarchiste Grunya Constantine, la froide Marahuna, la *naga* Anne Franklyn, la prêteuse sur gages Hagar Stanley, la buveuse de sang Geneviève Dieudonné, la bretteuse Yuki Kashima. Les Anges avaient beau être éphémères, le premier lieutenant d'Erik demeurait le Persan. Cet homme était connu du tout-Paris. Certains pensaient même qu'il était le véritable maître des anges, et qu'Erik n'était pas un fantôme, mais un fantasme.

Le Persan, dont il était impossible de deviner l'âge, se tenait sur la jetée depuis laquelle la barque était tractée. L'assistant d'Erik portait un épais manteau au col d'astrakan, ainsi qu'un fez. Toute sa personne était parsemée d'or : des bagues, une broche, des boutons de chemise, des boutons de manchette, sa chaîne de lunettes, les glands qui ornaient son fez, sa montre à gousset, deux de ses dents de devant. Courtoisement, le Persan tendit la main et aida Gilberte à descendre sur le rivage. Elle le remercia modestement.

Il appuya la paume contre une pierre. Un mur s'ouvrit pour laisser l'accès à une grande pièce aménagée confortablement. Des lampes à gaz étaient allumées et susurraient comme des serpents. Gilberte entra et jeta un œil sur les jolis meubles anciens, tâchant d'estimer leur valeur, au sou près. C'était le lieu de vie d'un homme aisé. La salle souterraine était bien sûr dépourvue de fenêtres, ce qui rendait l'atmosphère un peu trop oppressante à son goût.

Une partie de la pièce était fermée par un rideau épais mais translucide. Un homme était assis dans l'antichambre qui se trouvait au-delà, éclairé par derrière, comme dans un théâtre d'ombre. Les yeux de Gilberte se dirigèrent naturellement vers cette silhouette, qu'elle prit immédiatement pour le fameux fantôme. Elle ne remarqua pas tout de suite les deux autres femmes présentes dans la pièce.

– Madame Lachaille, fit l'homme derrière le voile, je vous remercie de vous joindre à nous ce soir.

Sa voix était profonde, mélodieuse, juste et parfaite. Grâce à Maman, la contralto Andrée Alvar, elle connaissait de nombreux chanteurs. Et elle reconnaissait les qualités musicales de cette voix. Un étrange tremblement semblait pourtant indiquer qu'il compensait un défaut du palais : Erik se concentrait pour prononcer certaines consonnes. Gilberte se souvint de ce qu'on disait sur le visage que certains prétendaient avoir entrevu, et elle réprima un frisson.

Elle fit la révérence comme on la lui avait apprise : non pas en signe de soumission, mais avec assurance. Mamita aurait été fière. Et Tante Alicia. Et Maman.

– Gilberte, vous travaillerez avec ces dames. Mrs. Elizabeth Eynsford Hill...

Mrs. Eynsford Hill était impeccablement — même si trop simplement — vêtue, et d'une beauté aussi impassible qu'un mannequin de couturier. Elle serra la main de Gilberte, fermement. Elle avait une poigne d'acier dans son gant de daim vert.

– *Je suis très honorée de vous rencontrer, madame Lachaille*, fit Mrs. Eynsford Hill, en anglais. *J'espère que nous deviendrons bonnes amies.*

Sa diction était d'une perfection scolaire, d'une intonation musicale, comme si elle jouait des notes là où d'autres prononçaient des mots.

Gilberte lui répondit en anglais également :

– *Je l'espère aussi.*

La femme s'interrompt puis répéta « je l'espère aussi » comme un perroquet. Gilberte mit un moment à se rendre compte qu'elle l'avait parfaitement imitée. Et pas seulement sa voix : Mrs. Eynsford Hill avait repris l'expression de Gilberte, jusqu'à sa manie de baisser les yeux sans perdre une goutte de ce qui se passait.

– Je vous demande pardon pour mon insolence.

À présent, Mrs. Eynsford Hill imitait Erik. Elle parlait un français viril, comme si elle se trouvait derrière le rideau. Tout comme le Fantôme, la jeune Anglaise baissait le menton et aspirait l'intérieur de ses joues pour composer une voix plus profonde. On y retrouvait même les consonnes prononcées étrangement.

– Elizabeth se donne en spectacle, fit Erik. C'est une de ses « mystifications ». Depuis qu'elle a découvert l'étendue de ses talents, elle a besoin d'un public. Comme beaucoup de mes anges, elle a une inclination pour le théâtral.

– Vous êtes veuve, à ce que je vois, reprit Mrs. Eynsford Hill, d’une voix que Gilberte considéra comme la sienne — même s’il ne s’agissait peut-être pas de sa voix naturelle. En ce qui me concerne, je ne le suis malheureusement pas.

– Mes condoléances.

Le troisième ange roucoula pour attirer son attention.

– Voici Riolama, annonça Erik.

Si l’Anglaise, parce qu’elle était dénuée de qualités humaines — ou du moins qu’elle les dissimulait —, était tellement ordinaire qu’elle en semblait étrange, cette créature était une fée tout droit sortie d’un livre illustré.

On aurait pu prendre Riolama pour une enfant, bien que ses grands yeux vifs fussent ceux d’une adulte. Bien en dessous du mètre cinquante, elle portait une robe blanc-gris chatoyante, tissée dans une étoffe inconnue à Gilberte — qui pouvait pourtant lister et identifier autant de tissus de couturière que Sherlock Holmes pouvait reconnaître de cendres de tabac —, avait une crinière de cheveux noirs bien peignés et ne portait pas de chaussures. Mais ses pieds étaient propres.

La jeune fille sauta d’un haut tabouret et s’inclina devant Gilberte, voletant comme un oiseau curieux. À ce qu’il semblait, elle était en train de se faire une opinion sur la nouvelle venue. Après quelques secondes, elle planta un baiser sur la joue de Gilberte et fila comme une flèche reprendre sa place sur son perchoir, satisfaite.

– Rima vous aime bien, dit Mrs. Eynsford Hill. Elle vient de Guyane, d’où on tire le guano. Ou bien du Venezuela, là où l’on vénère divers volcans violents. Ils sont justement en litige à propos de son territoire.

La fille-oiseau glissa la tête sous son bras, puis sourit. Gilberte eut un frisson : c’était la façon dont elle souriait autrefois, et dont Mamita lui avait appris à se délester. Pour leur propre bien, les femmes ne montrent pas les dents. Mais en cette compagnie, les dents étaient acceptables. En fait, peut-être même qu’elles étaient obligatoires.

Si ce qu’on racontait était vrai, Erik, qui était dépourvu de lèvres, n’avait d’autre choix que de sourire éternellement. Au-delà du rideau, derrière le masque, se trouvait — à ce qu’elle avait entendu dire — un crâne doté d’yeux. Le Fantôme pouvait remporter le premier prix dans un concours de sourires contre Gwynplaine, le charlatan médiéval, et le baron tchèque Sardonicus.

Gilberte était frappée de voir que l’Anglaise et la jeune fille des îles lui ressemblaient toutes deux. Était-il possible qu’elle ait retrouvé deux sœurs inconnues ? Il était concevable que son père, dont les femmes qui l’avaient élevée parlaient peu, ait séjourné à Londres ou à Caracas.

Elle avait dans l’idée que Mrs. Eynsford Hill n’était pas de naissance aussi noble que son accent trop correct semblait le suggérer. D’après l’expérience qu’en avait Gilberte, l’aristocratie parlait de façon aussi négligée que les ordres inférieurs : la seule différence était qu’on avait tendance à appeler « maniérisme » plutôt que « erreurs » leurs tics de langage et leurs fautes de prononciation. Tout comme à Gilberte, on avait appris à la jeune Anglaise comment parler de façon à impressionner les autres plutôt qu’à s’exprimer.

– Mesdames, fit Erik, continuons. Il vaut mieux parler en anglais. Ce n’est pas, bien sûr, un langage très musical, mais c’est, dans le cas présent, la langue de notre ennemi.

Gilberte avait toujours eu de bonnes notes en anglais.

Des rideaux s’ouvrirent, dévoilant un écran. Le Persan actionna un projecteur cinématographique et des images s’animentèrent.

Le style était plus proche de celui des frères Lumière que de celui de Méliès : des bribes d’actualité emprisonnées par la caméra plutôt qu’une composition bien agencée. Un homme bien en chair, coiffé d’un chapeau de paille, souriait aux côtés d’une statue encore à demi emballée et deux fois plus grande que lui, comme un chasseur de gros gibier, fier de sa dernière prise et impatient de parader devant ses camarades de club.

– Voici Charles Foster Kane, fit Erik. C’est un Américain.

– Cela se voit, commenta Mrs. Eynsford Hill.

Dans une autre scène, Kane — coiffé d’un chapeau de soie brillante et vêtu d’un manteau de fourrure qui le faisait ressembler à un gros ours — se tenait devant les ruines d’un château en Espagne. Des ouvriers transportaient et mettaient en caisses d’énormes blocs de pierre.

– La nature de Mr. Kane le pousse à acquérir sans compter, continua Erik, et il dispose d’une source de richesse illimitée. Une mine d’or dans le Colorado.

À présent, l’homme était en tenue de soirée, accompagné de près par deux jeunes filles habillées d’à peine plus que des plumes. Gilberte reconnut le premier étage de chez Maxim’s. Un grand nombre de ses contemporains pouvaient raconter les aventures qui leur étaient arrivées à cet endroit.

Kane posait à présent au milieu d’un groupe d’hommes à la moustache féroce et à l’œil perçant, devant les bureaux d’un journal.

– En 1898, reprit Erik, un correspondant du *New York Inquirer* a câblé un message à Kane, où il prétendait pouvoir écrire des poèmes en prose à propos des paysages de Cuba mais qu’il « n’y avait pas de guerre ». Kane lui a répondu : « Occupez-vous des poèmes en prose, je m’occuperai de la guerre ».

Kane regardait des troupes en uniforme de scouts monter à bord d'un navire. Puis, on le voyait en train de rire avec Theodore Roosevelt sur un podium tendu de drapeaux. Ils formaient un duo de féroces petits garçons parfaitement assortis.

– Mr. Kane s'est effectivement occupé de déclencher la Guerre hispano-américaine. En ce nouveau siècle, il a tempéré sa tactique. Auparavant, il avait incité son propre pays à partir en guerre contre Cuba. Maintenant, il veut fomenter une guerre anglo-française.

Gilberte échangea un regard avec Mrs. Eynsford Hill.

– Pourquoi donc souhaiterait-il une telle chose ? demanda-t-elle.

– Mr. Kane est un patriote, répondit Erik. Avec une Europe en flammes, l'Amérique deviendrait la puissance dominante de ce monde. Cette nation arriviste, vieille d'à peine un siècle, imposerait ses caprices de Nantes à Nanjing. Une guerre européenne ferait vendre, par la même occasion, un grand nombre de journaux.

Sur l'écran, l'Américain était au zoo, en compagnie d'une femme à l'air pincé dont Gilberte supposa qu'il s'agissait de Mrs. Kane. Il pointa du doigt un cacatoès, qu'un gardien arracha de sa branche — dans de silencieux cris et coups d'ailes. Il le fourra dans une cage à serins et le présenta au magnat.

– Méchant homme, fit Riolama. Cruel avec les oiseaux.

Gilberte fut surprise de voir que la jeune fille savait parler. La représentation cinématographique s'acheva.

Au siècle précédent, Royale-les-Eaux avait été très en vogue en tant que station balnéaire destinée aux riches apathiques. Maman avait chanté pendant une saison au Petit Opéra, qui était attaché au Grand Hôtel et au Casino. Théophraste Lupin, le fameux cambrioleur, avait piqué des bijoux et brisé plusieurs cœurs chez les jeunes femmes qui affluaient de Paris ou de plus loin pour participer aux bals d'été, aux concerts et aux tournois de jeux. À l'époque, elles prenaient pour prétexte les sources de la région, réputées soigner les maladies intimes. En 1890, les eaux s'étaient taries et rien n'avait pu les faire couler de nouveau. La Société des Bains de Mers de Royale, qui régissait bien plus que les bains, était tombée dans un déclin qui n'avait pu être enrayeré que par le miracle apporté par un libérateur américain.

Charles Foster Kane était tombé sur la ville, l'avait achetée à son propriétaire, le banquier Favraux, pour une bouchée de pain et en avait fait son QG européen. Ce qu'il n'avait pas pu acheter, il l'avait loué. Une motion avait été présentée à la Société pour changer le nom de la station en « Europa-Xanadu », afin de mettre en valeur le lien avec le domaine que possédait le magnat en Floride. Royale-les-Eaux était un avant-poste de l'empire de Kane, une colonie américaine dans le Vieux Monde. Après avoir fait déplacer des châteaux depuis l'Espagne, la Hongrie et l'Écosse pour les transformer en pensions, il en remplissait les halls d'entrée d'œuvres d'art achetées ou pillées dans les grandes collections du continent. Il avait une réserve remplie de sangliers sauvages (une espèce locale robuste, croisée avec des pécaris), qui étaient à la fois ses partenaires de chasse, ses gardiens, sa nourriture et ses animaux empaillés. Une armée de ses petites amies, de parasites et de subalternes occupait massivement les lieux. Cependant, avec la même impulsion démocratique qui gouvernait son étrange pays, Kane avait décrété que son domaine privé serait ouvert au grand public.

Dès qu'ils descendirent du train à la gare de Royale-les-Eaux, il leur devint vite évident que la folie apparente était fondée sur une pratique solide du métier. Des jeunes gens des deux sexes, souriants et à la mise impeccable, portant un K stylisé sur leur tunique, assaillaient les nouveaux arrivants. Ils leur proposaient de porter leurs bagages (pour 50 centimes), de leur vendre des cartes postales (pour 50 centimes), de leur fournir de la *ginger beer* ou des glaces (pour 50 centimes), de les guider dans la ville (pour 50 centimes l'heure), de leur obtenir des places à des tables de jeux « exclusives » aux enjeux élevés (pour 50 centimes !), ou de les présenter à des compagnons temporaires qui leur conviendraient (pour bien plus de 50 centimes). Il était impossible de faire un pas dans cette ville sans dépenser d'argent, comme si chaque franc était attiré magnétiquement vers les coffres déjà débordants du millionnaire américain.

Il était bien dommage et fort peu pratique que cet homme fût déjà marié. Non, c'était hors de question. L'argent n'était pas le tout. On n'épousait pas un Américain, pas plus qu'un orang-outan. C'était une question de principes.

Le Persan avait sagement laissé derrière lui tout son équipement d'or, hormis ses dents (et il gardait la bouche bien fermée pour les cacher). Il balaya hors de leur passage quelques pickpockets agréés en uniforme et avisa un vieil employé des chemins de fer. L'homme arborait la marque du K mais occupait manifestement ce poste depuis bien avant que le nouveau régime ne débarque. Le Persan lui tendit un joli pot-de-vin pour s'assurer que leurs malles arriveraient inviolées au Grand Hôtel. Il lui murmura quelque chose de terrifiant à l'oreille — quelque chose qui évoquait sans doute leur employeur fantomatique — pour le persuader qu'il valait mieux pour lui suivre ses instructions à la lettre.

À l'extérieur de la gare, la minuscule ville ressemblait à Babel. Des cow-boys en livrée violette faisaient claquer leur fouet et levaient des pancartes pour diriger la foule de ci de là. Royale-les-Eaux était un mélange d'une ville du Far West, d'un camp de guerre tartare et d'un royaume enchanté tiré d'un livre de contes. Des tours et des créneaux avaient poussé sur les bains publics et les hôtels ; certains étaient en pierre, d'autres étaient composés principalement de panneaux de décors en bois, abritant toutes les variétés possibles de salles de jeux,

maisons closes et musées de curiosités. Un kiosque à musique de style vénitien se tenait près de la Grand Place. Un orchestre dont les membres étaient vêtus de costumes d'Arlequin jouait tandis que des danseuses sautillaient derrière un chanteur en veste rayée qui portait crânement son chapeau. Inlassablement, ils jouaient le nouvel hymne de la ville, tantôt en français (« *C'est Monsieur Kane* »), tantôt en anglais (« *Oh, Mister Kane* »).

Quand ils recommencèrent la chanson pour la troisième fois, Elizabeth siffla :

– Je vais trouver qui a écrit cet air et je demanderai à Rima de le jeter dans une rivière d'Amérique du Sud pour nourrir les piranhas. Et puis je ferai suspendre ses os bien polis en guise d'exemple.

Tous les quatre ou cinq bâtiments se trouvait un étrange type de café, surmonté d'un K de fer forgé entouré d'un cercle : la Marque de Kane. Là, des clients faisaient la queue pour obtenir de minces steaks hachés et des restes de salades servis entre deux disques de pain mou, et accompagnés d'épluchures de pommes de terre frites, qui ne méritaient pas le nom de « pommes frites ». Cette pitance leur était remise dans des boîtes faites de journaux pliés (des invendus du *New York Inquirer*, supposa Gilberte). Il n'y avait besoin ni d'assiettes ni de couverts. Les clients allaient chercher eux-mêmes leur nourriture et trouvaient eux-mêmes leurs tables, s'ils le pouvaient ; ainsi il n'y avait nul besoin d'employer des serveurs. On offrait des babioles bon marché en guise de prix à ceux qui engloutissaient leur « Fatty Feast » le plus rapidement. Il faudrait un pendentif en diamant pour forcer Gilberte à ne serait-ce que commencer un repas Burgher Kane, sans même parler de le finir.

Elle n'osait pas imaginer ce qui se passait dans les cuisines. La rumeur disait que les cow-boys rassemblaient des animaux dans d'immenses enclos mécaniques où de nombreuses lames tournoyantes les transformaient — y compris les os, la peau, les sabots, les yeux, le contenu des intestins, et tout le reste — en un liquide épais qu'on projetait ensuite sur un gril pour former des steaks circulaires. Le slogan de Burgher Kane était : « plus de 22 000 repas vendus ». De tels cafés étaient censés être populaires à New York, Chicago et San Francisco. À partir de Royale-les-Eaux, Kane avait l'intention de se développer à travers l'Europe.

Dignement, Elizabeth descendait la rue, flanquée de Gilberte et Riolama. L'Anglaise ignorait quiconque tentait de l'importuner, Gilberte essayait de repérer les assassins potentiels et la fille-oiseau semblait nerveuse au milieu de cette jungle encombrée et cacophonique. Des badauds adressaient aux jeunes femmes des commentaires impertinents. Le Persan s'assurait que chaque insulte fût punie d'un regard méprisant ou, s'il le jugeait approprié, d'un petit coup.

Gilberte elle-même dut briser les doigts d'un pickpocket avant qu'ils n'arrivent au Grand Hôtel.

Le hall de ce dernier était surplombé par un tableau deux fois plus grand que nature : une piètre copie du *Cavalier souriant* de Hals, où le visage du modèle original avait été remplacé par celui de Kane. Le K tout en fioritures avait été apposé partout : sur les boutons de porte, les têtieres, les panneaux de bois, et même le tapis. Gilberte se demandait si l'Américain exigeait de ses employés qu'ils se fassent tatouer sa marque sur l'épaule, comme des esclaves, ou qu'ils se la fassent marquer au fer rouge sur la cuisse, comme du bétail.

À la réception, Elizabeth se fit annoncer comme « Miss Kathleen Ruston », une aristocrate anglaise dont la fondation caritative fournissait de la littérature édifiante à des enfants abandonnés, dans les coins les moins civilisés du monde. Le petit tremblement qu'Elizabeth ajouta à sa voix laissait entendre que Miss Ruston trouvait Royale-les-Eaux suffisamment arriérée pour y laisser une brochure ou deux.

La réceptionniste vigilante décela immédiatement l'imposture. La vraie Miss Ruston était retenue à Huddersfield par une mystérieuse maladie, qui n'était pas sans lien avec du gin frelaté. De son réticule, Elizabeth sortit un rectangle laqué gravé d'un K... une plaquette de 1000 francs provenant du Casino. Sur l'envers, un motif doré, ressemblant à une pieuvre, le différenciait des plaques ordinaires. La réceptionniste en prit note et fit un signe à un de ses supérieurs, un jeune homme aux cheveux lisses et brillants, aux yeux caves et portant une barbe postiche taillée en pointe.

– Mon nom est Haghi, se présenta-t-il.

Il aurait aussi bien pu être allemand qu'arabe, ou d'une tout autre nationalité.

– Monsieur Kane espère que vous apprécierez votre séjour et vous invite également à rejoindre ses autres « invités spéciaux » dans le salon privé ce soir. *Okee geluk, dama.*

– *Dankzegging, mens*, répondit Elizabeth à mi-voix.

Leur hôte s'était arrangé pour que Miss Ruston soit indisposée, de façon à ce que son identité puisse être usurpée par une femme hollandaise qui ressemblait vaguement à la philanthrope mais qui était un personnage foncièrement différent. Edda Van Heemstra, danseuse, courtisane, voleuse, maître-chanteur et trafiquante de secrets de gouvernement, n'était pas quelqu'un à qui on aurait pu confier une fondation caritative. Sa conception de la « littérature édifiante » penchait plutôt vers des volumes illustrés portant des titres tels que *Mes neuf Nuits au harem*. Retenue pendant une escale à Paris, Mevrouw Van Heemstra profitait en ce moment même de l'hospitalité d'un appartement fermé à double tour dans les sous-sols de l'Opéra.

Quelques instants en sa compagnie avaient suffi pour qu'Elizabeth incarne parfaitement Edda, bien que son vocabulaire hollandais fût limité aux pages de mots et expressions courants arrachées au guide Baedeker des Pays-Bas. Gilberte admirait son interprétation. Elizabeth imitait à la perfection une catin hollandaise se faisant passer pour une prude Anglaise. Pas étonnant qu'elle se souvienne à peine de qui elle était vraiment.

Parmi les « invités spéciaux » de Kane, Edda tenait le haut du pavé dans le conseil du magnat : on lui avait confié le soin de se procurer les documents essentiels à son plan.

On lui présenta le registre. Elizabeth le signa de façon théâtrale. Imiter les signatures était un autre de ses talents. Gilberte commençait à prendre conscience que Mamita et Tante Alicia avaient négligé certains aspects vitaux de son éducation.

– Eddie, quel bonheur de te voir ! brailla une grosse voix, visiblement américaine.

Gilberte se raidit. Voilà qui s’annonçait comme une véritable épreuve. Quelqu’un qui connaissait Edda Van Heemstra.

Arborant un sourire de coquette éblouissant, Elizabeth se tourna pour saluer l’homme qui lui avait adressé la parole. Gilberte vit dans les yeux de sa compagne qu’elle n’avait aucune idée de qui il pouvait bien être.

Bien habillé, hormis un chapeau informe et avachi qui baignait constamment d’ombre son visage, l’Américain lui tendit la patte, comme s’il espérait que « Eddie » la serre à la façon d’un homme. Sa main était trop large de plusieurs tailles par rapport au reste de son corps, copieusement poilue et dotée d’ongles cornés taillés en losange. Suite à une malformation des tendons, ses doigts étaient recourbés comme des griffes, comme s’il serrait en permanence une gorge invisible.

Cette main était son signe distinctif. Pendant qu’Elizabeth révisait son hollandais, Gilberte avait parcouru un album photo pour mémoriser des visages, des pseudonymes et des histoires personnelles. Erik avait d’excellents services de renseignements, très à jour : Haghi, l’hôtelier obligeant, était — sans sa barbichette — également Némoto le Clown, expert en hypnose, fabricant de paniers et tireur au revolver émérite. Gilberte apprenait vite. Sa mission du jour était de guider Elizabeth à travers la foule de ses « associés connus ».

– Vous devez être le célèbre Perry Bennett, annonça Gilberte en tendant au griffu une main languissante et gantée. Edd’, fais donc les présentations.

Les yeux d’Elizabeth firent le point. Elle saisit la perche que lui tendait Gilberte.

– Monsieur Bennett, ma compagne représente une organisation que vous devez bien connaître, bien qu’on ne prononce pas son nom, même en votre compagnie. Permettez-moi de vous présenter mademoiselle « Pia Verm » de Montmartre.

– Je connais particulièrement bien les toits de ce quartier, prétendit Gilberte.

Elle empruntait également un pseudonyme, mais plus énigmatique. « Pia Verm », dont le nom changeait d’heure en heure, était une cambrioleuse, ou peut-être plusieurs cambrioleuses, ou peut-être encore un justaucorps et un masque abandonnés que n’importe qui pouvait trouver et revêtir. Gilberte avait trouvé ce nom ridicule et avait suggéré en plaisantant de se faire passer pour « Anna Gram » si jamais on l’interrogeait.

Quoi qu’il en soit, l’homme à la main crochue était impressionné.

Dans le dos d’Elizabeth, Riolama jeta un coup d’œil furtif à la scène. Elle portait un costume de marin et on l’avait convaincue de mettre des bottes de femme trop grandes, peintes en rose. Elle n’avait pas l’air d’avoir plus de douze ans.

– Voici Rima, membre auxiliaire des... hum...

Gilberte plia ses deux index et les plaça devant ses canines tout en ouvrant grand les yeux : ce signe désignait de façon universelle le gang nocturne avec qui travaillait « Pam Rive ».

Bennett regarda l’enfant abandonnée comme s’il s’agissait d’une coupe de glace surmontée d’une cerise. Gilberte sut instantanément qu’il faisait partie de « ces hommes-là » : dès qu’une fille dépassait les treize ans, elle n’avait plus d’intérêt pour lui. Les fripouilles américaines de son acabit minaudaient souvent pour être nommés tuteurs de riches héritières encore mineures et se retrouvaient déchirés entre des pulsions contradictoires. Devaient-ils embaucher un prêtre défroqué et obliger la fille à un mariage en pleine nuit ou allumer la mèche de la dynamite et l’enfermer dans une mine abandonnée ?

– Quel rassemblement d’êtres ô combien semblables ! s’exclama Bennett d’une voix haut perchée qui correspondait mal à son apparence sinistre. Dans le train qui me ramenait du bateau depuis Londres, j’étais avec Madame Sara, sir Dunston Gryme et Simon Carne. Imaginez : la Sorcière du Strand, l’Azraël de l’Anarchie et le Prince des Escrocs au même endroit ! Le docteur Materialismus est là, ainsi que Abijah K. Jones, l’Insecte du Diable. Hier, j’ai vu Wanda Stielman se promener bras dessus bras dessous avec Ballmeyer. Si les badauds dehors avaient su qui se trouvait parmi eux ! Ça aurait fait un sacré tapage ! J’ose penser que beaucoup d’entre eux mourraient de peur à la seule idée d’avoir été frôlés par les pairs du baron de Maupertuis, du docteur Quartz ou du sorcier Whateley ! Le professeur Fate et sir Cuthbert Ware-Armitage ont été retardés : leurs automobiles sont entrées en collision sur la route de Dieppe et ils sont en train de se battre en duel. Mais le Bureau des Assassins a pris pour couverture un stand de diseuse de bonne aventure bohémienne, et il fait de la réclame pour des offres à prix réduit. Les Habits Noirs sont là aussi, bien qu’on ait entendu le Colonel parler de notre hôte comme d’un simple parvenu.

Bennett gardait obstinément la main tendue, tremblant sous l’effet de son excitation de se trouver en une telle compagnie. Gilberte estimait qu’il faisait partie des « méchants mineurs » : il était comme un bon nombre de femmes de l’entourage de Tante Alicia, qui s’empressaient de faire la liste des invitations qu’elles avaient reçues de la part de gens très en vue et qui ponctuaient toujours leurs bavardages de « comme je le disais à-telle-

personne-bien-plus-distinguée-que-vous ». De dessous le rebord de son chapeau, les yeux de Bennett erraient de tous côtés pour voir si quelqu'un d'encore plus célèbre était entré dans le hall. Finalement, il se fixa sur une personne en particulier.

– Veuillez m'excuser, fit-il en s'inclinant légèrement. J'aperçois là-bas Raymond Owen, un compatriote ; nous avons beaucoup d'intérêts en commun et nous devons tenir conférence sur des sujets qui nous concernent tous les deux. Attacher les gens sur les rails du train s'est avéré être une solution bien moins fiable que ce que pourraient souhaiter ceux de notre rang.

Il s'éloigna, d'une démarche qui suggérait que sa jambe gauche souffrait de la même affection que son bras droit.

Gilberte regarda Elizabeth et Riolama.

Elles avaient réussi leur première épreuve, et avaient été acceptées par au moins l'un des membres de cette société malveillante.

Haghi fit sonner une cloche, qui fit venir un subalterne pour escorter les jeunes femmes vers leur suite.